

A l'instar de Gina, l'ouvrière de Cesare Pavese qui vivait son adolescence comme une éternelle fête, le narrateur se souvient du « bel été » de son enfance dans une ferme, au milieu de nulle part. Mais, dans le premier roman de Simon Johannin, la saison s'ouvre sur le massacre d'un chien par un groupe d'enfants en guenilles, qui vont passer des journées à patauger parmi les charognes de moutons. Il y a chez l'auteur de 24 ans une esthétique de l'orgie et de la mort – l'abattage des animaux, la préparation et l'ingestion des viandes, la décomposition des corps – qui évoque les peintres de la Renaissance flamande. Composé comme un triptyque – enfance, adolescence, début de l'âge adulte –, le roman, qui décrit une vie rustre et violente, mais aussi solidaire et joyeuse, sonde magnifiquement ce qu'il y a de propre à la jeunesse : l'intensité des choses vécues, le sentiment d'éternité et d'un monde comme un terrain de jeu permanent, en même temps que le pressentiment de la précarité de ce moment. ■

GLADYS MARIVAT

► **L'Été des charognes,**

de Simon Johannin, Allia, 144 p., 10 €.